



Pionniers de l'Internet,
les adolescents en
découvrent aussi
les nouveaux pièges

*L*es parents ont entendu parler de certains dangers du Web (dépendance, pédophiles), mais ils sont loin d'avoir fait le tour du problème. Tout comme leurs enfants, d'ailleurs. Quelles sont ces menaces en constante évolution, et comment s'en protéger? Deux experts de l'UNIL répondent.





Si l'on écoute les parents, la question est réglée. «Le risque de dépendance à Internet ou aux jeux vidéo? C'est bon, on en a assez entendu parler!» «La menace que font planer les cyberpédophiles sur nos enfants? On est aussi au courant!» Affaire classée? Nous pourrions donc laisser sans souci 91% des jeunes Suisses de 14-19 ans (chiffre de l'Office fédéral de la statistique) se connecter tous les jours au Web? «Non», répondent les experts de l'UNIL qui pointent du doigt la rapidité de l'évolution des habitudes sur la Toile. Une vitesse telle que les parents ne sont plus les seuls à se sentir largués.

Ils ont 20 ans, et ils sont dépassés par leur petite sœur

«J'ai discuté avec des étudiants âgés d'une vingtaine d'années. Ils m'ont avoué qu'ils avaient déjà de la peine à comprendre quels types de réseaux sociaux fréquente leur petit frère ou leur petite sœur, ainsi que la manière dont ils échangent l'information», raconte Olivier Glassey, sociologue, responsable de l'unité «Etudes sociales des sciences et des techniques» au sein de l'Observatoire Science, politique et société, de la Faculté des sciences sociales et politiques de l'UNIL.

En effet, les différentes générations n'utilisent pas les outils de communication de la même manière. Pendant qu'un parent téléphone avec son portable, l'ado, lui, envoie des SMS tout en prenant des photos qu'il charge instantanément sur sa page perso. «Les adolescents d'aujourd'hui ont un avantage sur leurs aînés: ils sont nés avec les nouvelles technologies. Par ailleurs, ils sont sensibles à la nouveauté. Ce qui en fait les pionniers de l'expérimentation. Ce sont eux qui ont le temps et l'énergie pour explorer toutes les possibilités qu'offrent ces technologies», souligne Olivier Glassey.

140 signes pour dire qu'on existe

Et ce monde virtuel ne cesse de changer. Les parents peinent encore à différencier un «chat» d'un «blog», sans



© N. Chuard

Olivier Glassey est sociologue et responsable de l'unité «Etudes sociales des sciences et des techniques» au sein de l'Observatoire Science, politique et société, à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'UNIL

parler de s'inscrire sur un site communautaire comme Facebook, alors que leurs enfants se donnent déjà rendez-vous sur Twitter, au top de la tendance au moment où nous écrivons ces lignes.

Actuellement, «c'est le micro-blogging qui se développe, soit des messages de plus en plus courts, commente l'expert de l'UNIL. Il s'agit d'être réactif. Ces messages ne sont pas là pour expliquer les choses, mais pour donner des indications. Dire où on est, ce qu'on fait, ce qu'on voit. 140 signes pour dire qu'on existe.» Le tout sur un ton souvent très léger. Une légèreté de ton qui constitue, justement, l'un des principaux dangers actuels liés à la communication sur le Web. Explications.

« Sur Internet, j'insulte qui je veux »

La presse de ces derniers mois a relaté plusieurs affaires de ce genre. A Zurich, des élèves humiliaient sur le Net plu-

sieurs profs d'un gymnase. A La Tour-de-Peilz (VD) et à Favagny, dans le canton de Fribourg, des étudiants créaient des groupes sur le site communautaire Facebook. Au menu: propos diffamatoires et insultants à l'égard de plusieurs membres du corps enseignant. Tout d'abord, quelques jeunes étaient inscrits à ce groupe. Puis rapidement une centaine. Avant d'être découverts, sermonnés puis interdits d'accès à Facebook depuis les ordinateurs de l'école.

Ce comportement, les experts l'appellent le cyberharcèlement ou cyberintimidation. Il est bien plus répandu qu'on ne le pense. Selon une étude menée par Microsoft, 52% des 14-18 ans auraient été victimes de cyberintimidation. Une frappe d'autant plus violente qu'elle survient dans un âge où le jeune est en pleine construction de son identité sociale.

Ces attaques virtuelles sont menées de manière consciente mais les cyberharceleurs sont souvent inconscients quant aux conséquences de leurs actes. Pour leurs

Facebook pour les nuls

Véritable phénomène de société, le réseau social Facebook révolutionne la Toile. Aujourd'hui, en Suisse, il y a plus d'adolescents inscrits que non inscrits sur ce site. Décryptage à l'usage des non-initiés.



La boîte de réception correspond à une boîte mail. Tous les messages envoyés et reçus par Olivia ne sont visibles que par elle.

Dans cette case, Olivia peut y inscrire des informations la concernant. De sa situation amoureuse (célibataire, c'est compliqué, dans une relation libre, en couple) à son adresse en passant par sa date de naissance, ses intérêts, ses goûts musicaux ou encore son parcours scolaire.

Tous ses «amis» auront accès à ces informations.

Olivia peut créer des albums photos/vidéos auxquels tous ses «amis» auront accès. Elle peut y «marquer» («tagger») les personnes qui sont avec elle sur ces visuels, Genre Marc. Ceux-ci deviendront alors également visibles par les «amis» de Marc même s'ils ne sont pas directement «amis» avec Olivia. Dans cette section, on trouve également les photos où Olivia a été «marquée», même si elles n'ont pas été faites par elle.

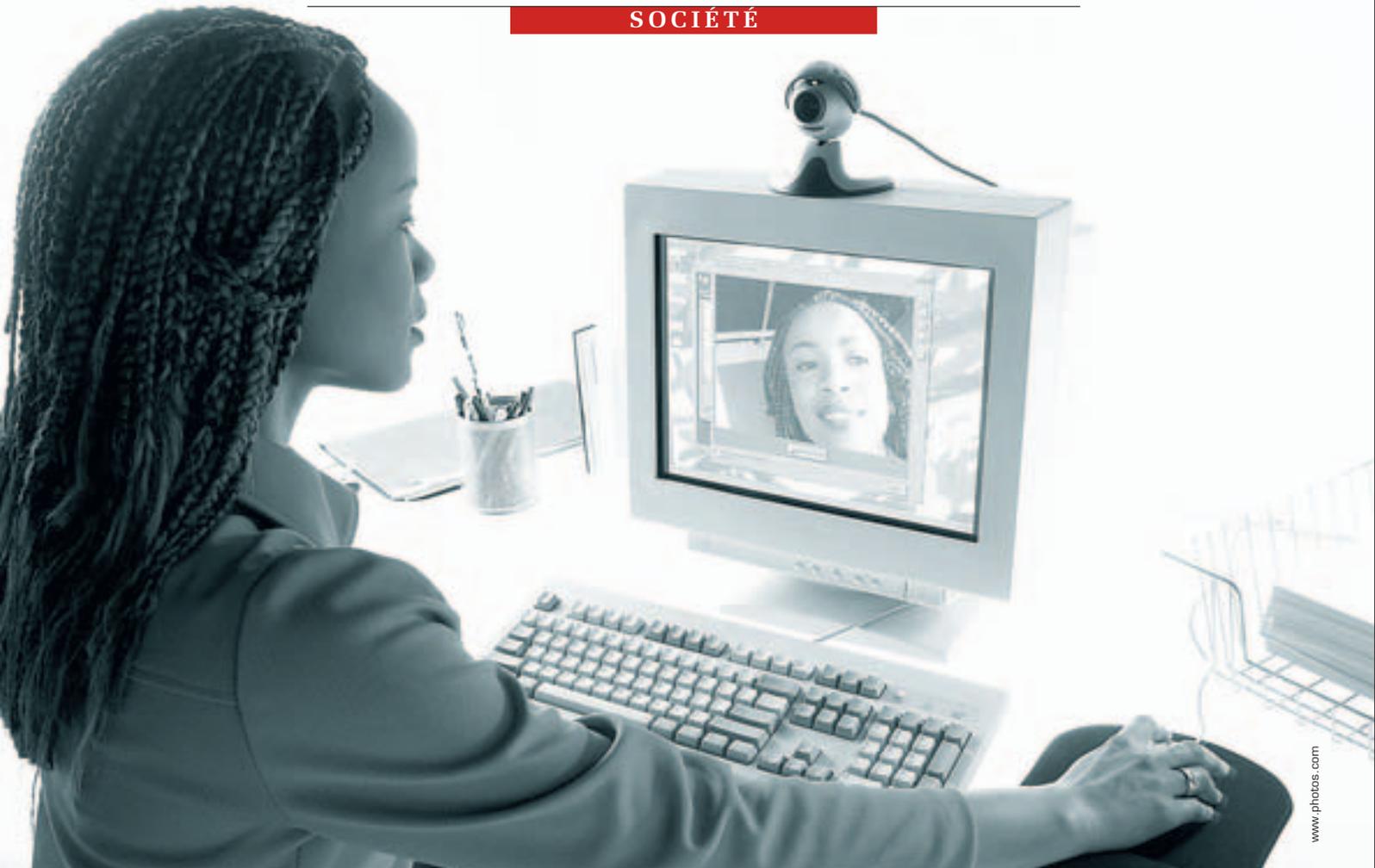
Sur la page d'Olivia Ruiz, seuls ses amis peuvent voir ce qui s'y passe. Du moins en théorie. Un profil peut être verrouillé pour que seuls ses «amis» aient accès aux informations qui y figurent. Mais la pratique montre que des informations apparemment inaccessibles à ses non-amis ne le sont pas vraiment.



Mur

Le «mur» (ou «wall») est le lieu où les informations se partagent entre les différents amis. Un profil peut être verrouillé pour que ce «mur» ne soit accessible qu'à ses «amis» («friends»). Mais la pratique montre que des informations apparemment inaccessibles à ses non-amis ne le sont pas vraiment.

Tout ce qui figure sur le «mur» d'Olivia peut être vu par ses «amis». Par exemples des commentaires ou des photos/vidéos. Si Lucie y inscrit quelque chose, elle deviendra visible pour tous les «amis» d'Olivia, même s'ils ne connaissent pas Lucie.



Les adolescents, surtout les filles, font circuler de plus en plus de photos personnelles sur Internet. Par exemple, elles n'hésitent pas à se montrer en maillot de bain. Ou dans une imitation de Britney Spears et Madonna. Avec des conséquences parfois fâcheuses

→ victimes comme pour eux-mêmes. Protégés derrière leur écran, bien confinés, seuls dans leur chambre, les auteurs de ces insultes ne se sont pas rendu compte que leurs propos pouvaient être lus par un proche du maître, voire même par l'enseignant lui-même. «Ils pensent que le cyberspace est un endroit où ils sont entre eux», explique Olivier Glassey.

Comme ils sont habitués à se retrouver sur des réseaux que les adultes ne fréquentent pas, ils continuent les conversations commencées dans la cour de l'école. Sur le même ton et sur les mêmes sujets. Que ce soit l'exigence d'un certain enseignant, ou le look ringard d'un autre. Sans réaliser, alors que personne n'est là pour les écouter dans la cour d'école, que ce n'est plus le cas sur Internet. «Enormément de faits divers se sont construits par cette mauvaise compréhension de ce qui appartient à la sphère privée et de ce qui appartient à l'espace public», poursuit le spécialiste de l'UNIL. Qui plaide pour que l'on fasse

comprendre aux utilisateurs d'Internet qu'ils n'y sont pas à l'abri des règles existant dans le monde réel. «On n'a pas plus le droit d'insulter quelqu'un dans la rue que sur la Toile.»

« Sur Internet, je parle comme je veux »

Souvent dirigé contre les adultes, et notamment contre les maîtres, le cyberharcèlement n'épargne pas les adolescents. Un terme a d'ailleurs été trouvé pour parler de cette forme spécifique de cyberharcèlement qui a lieu entre adolescents: le cyberbullying. Pas besoin de passer des heures sur le Net pour voir apparaître sur son écran une kyrielle d'insultes plus ou moins gratinées. Des «connard», «enculé» et autre « salope » que les jeunes s'écrivent, mais qu'ils n'oseraient certainement pas se dire en face.

Ce phénomène est surtout connu dans le monde des blogs. «Tous les ados qui ont un site personnel seront confrontés,

un jour ou l'autre, à des personnes qui réagissent à leurs propos en laissant des commentaires bourrés d'insultes», relève Anne-Sophie Peron Verloove, assistante du Master en Droit, criminalité et sécurité des nouvelles technologies, et auteure d'un ouvrage «Internet 10 ans après: que faut-il savoir?»*

Confrontés à leurs écrits, les harceleurs se justifient à coup de «je ne le pensais pas» ou «c'était pas pour de vrai». Ils n'ont, on l'imagine, pas pensé à l'impact que de tels propos peuvent avoir sur le psychisme d'une personne.

«Certains jeunes acceptent de tels termes, parce que c'est comme cela que ça se passe sur la Toile. Mais il y en a d'autres qui subissent. Même quelqu'un de très bien dans sa peau finira par être détruit, après avoir lu 10, 15, 20 fois des insultes en commentaires sur son blog», avertit la chercheuse de l'UNIL. A terme, cette personne pourrait même ne plus avoir de plaisir à aller sur le Net. Une conséquence grave, du point de vue



Pendant qu'un parent téléphone avec son portable, l'ado, lui, envoie des SMS tout en prenant des photos qu'il charge instantanément sur sa page perso

d'Olivier Glassey qui participe actuellement à une étude européenne sur le cyberbullying, «car la Toile est peut-être l'un des lieux primordiaux de la sociabilité de demain».

Sans oublier que des insultes laissées sur Internet peuvent déboucher sur des règlements de comptes dans le monde réel. Ça a été le cas il y a quelques années dans un collège de La Chaux-de-Fonds. Sept jeunes se sont mis à tabasser deux garçons qui avaient insulté leur nouvelle camarade de classe. Au final : deux ambulances, des policiers et un blessé.

« Sur Internet, je montre ce que je veux »

Le poids des mots n'est pas le seul problème que l'on rencontre sur le Net. Les photos y choquent tout autant. Et la menace est croissante, liée à l'augmentation notable du nombre d'images, de plus en plus personnelles, qui circulent sur les réseaux. Surtout de la part des filles.

Avant, ces clichés n'étaient montrés que dans un cercle restreint d'amies proches et de confiance. Avec l'arrivée du Web, certaines ont commencé à exposer des photos de leur visage. Puis d'elles en pied. Ensuite en maillot de bain. Les copines ont suivi. Leurs amies n'ont connu aucun problème avec cette nouvelle forme de transparence, alors pourquoi s'interdiraient-elles de le faire ?

Quand il s'agit de se la jouer comme leurs stars préférées, les jeunes n'y vont également pas de main morte. Les jours qui ont suivi le langoureux baiser sur la bouche échangé entre Britney Spears et Madonna, certaines filles n'ont pas hésité à reproduire la scène devant la caméra et à envoyer leur «hot» vidéo sur YouTube.

Immortalisées pour rire, ces scènes peuvent pourtant avoir des conséquences fâcheuses, quand elles ne virent pas au dramatique. Un enfant sur cinq a déjà été confronté à des avances sexuelles sur le Net. Selon un rapport de l'Internet

Safety Technological Task Force, 90 % de ces propositions ne proviennent pas de vieux pédophiles basés outre-Atlantique, mais d'autres jeunes adultes de 18 à 21 ans.

Là encore, bon nombre de ces avances seraient envoyées sur le ton de la plaisanterie, et ne trahiraient pas une volonté de passage à l'acte. Sauf que la nuance est difficile à saisir sur la Toile. Comment savoir si le «j'ai envie de toi», qui vient commenter une photo en bikini, a été écrit pour rire ou non ?

Dans ce cas, le dialogue entre les parents et les enfants est primordial pour éviter toute mauvaise surprise. Mais attention aux termes utilisés. «Dire à un jeune «on ne parle pas à des inconnus», ça va le gonfler, souligne Anne-Sophie Peron Verloove. Il vaut mieux lui expliquer ce qu'il peut arriver, lui demander ce qu'il ferait s'il se retrouvait dans telle ou telle situation. Sans oublier de lui rappeler qu'on n'allume pas sa webcam si on ne connaît pas personnellement son

www.photos.com





Une écolière vaudoise de 14 ans, un peu ronde, a été prise en photo sur la pelouse d'une piscine publique, et elle a découvert que ces images circulaient sur Internet, où ses camarades de classe la raillaient. Elle a raconté son calvaire dans «Le Matin Dimanche», en février 2009

interlocuteur et qu'on n'accepte pas un rendez-vous dans la vraie vie sans prévenir auparavant quelqu'un de son entourage.»

« Sur Internet, je paparazze qui je veux »

Les photos qui font mal sur Internet ne sont pas seulement celles que l'on a choisi, inconsciemment mais librement, d'y exposer. Aujourd'hui, on voit circuler à très grande échelle de nombreux clichés qui ont été pris à l'insu des personnes concernées. Plus besoin de s'appeler Britney Spears pour se faire paparazzer. Il suffit d'être le mouton noir de la classe ou d'être en face d'une personne mal intentionnée qui dispose d'un téléphone mobile avec une caméra.

Une écolière vaudoise de 14 ans a raconté son calvaire dans «Le Matin Dimanche», en février 2009. Un peu ronde, elle a été prise en photo sur la pelouse d'une piscine publique, et elle a découvert que ces images circulaient sur Internet, où ses camarades de classe la raillaient.

Même stoppées, ce genre de moqueries liées à des images volées sont toujours susceptibles de réapparaître un jour. «Il faut avoir en tête qu'une fois qu'une photo est lâchée sur Internet, il est impossible de savoir ce qu'elle va devenir. Même si elle a soi-disant été

détruite, quelqu'un a pu en faire une copie-écran», précise Anne-Sophie Peron Verloove.

«C'est un des gros problèmes d'Internet, ajoute Olivier Glassey. L'acte d'humiliation peut se poursuivre dans le temps. Si la photo est montrée dans la cour de récré, peut-être que les camarades en rigoleraient un jour ou deux. Mais, dans un tel cas, les traces restent et l'acte d'humiliation est susceptible de se répéter, rouvrant ainsi la blessure psychologique.»

Pourtant, – et c'est une erreur –, l'impact psychique de telles situations est souvent relativisé. «Le harcèlement psychologique ne laisse pas de trace physique. L'enfant ne va pas rentrer de l'école avec un œil au beurre noir. Le résultat n'est pas si visible. De plus, une blessure peut mettre du temps à apparaître, commente Olivier Glassey. Et il n'y a pas que les parents qui ont de la peine à voir que leur enfant souffre. L'enfant lui-même cherchera à se cacher le plus longtemps possible sa blessure.»

« Sur Internet, je dis ce que je veux sur qui je veux »

Une telle surexposition est récente, et la jeune génération qui s'expose ainsi sur Internet sera la première à en subir plei-

nement les conséquences. Par exemple, quand un potentiel futur employeur tapera le nom et le prénom d'un candidat sur un moteur de recherche pour obtenir un maximum d'informations. Et qu'il découvrira par exemple des images de beuveries à 3h du matin. Ou qu'il tombera sur des épisodes de sa vie privée que le postulant aurait préféré garder pour lui, ou en tout cas juste pour ses amis très proches... Sauf que tout le monde est proche sur Internet.

Sans tomber dans la paranoïa, Olivier Glassey conseille quand même aux amateurs d'Internet de bien évaluer si telle photo ou telle info ne risque pas de devenir problématique, des années plus tard, dans des circonstances complètement différentes, avant de les mettre en ligne. En insistant : «Il n'y a pas de droit à l'oubli sur Internet.»

Mélanie Blanc,
journaliste à L'Illustré

*A lire :

«Internet 10 ans après : que faut-il savoir?», un livre d'Anne-Sophie Peron Verloove, Editions de L'Hèbe, automne 2009

Les 5 commandements d'une bonne utilisation du Net

Face aux dangers, certains parents seraient tentés d'interdire l'ordinateur. Mauvaise idée, dit Anne-Sophie Peron Verloove, qui propose d'autres réactions plus efficaces.



© N. Chuard

Anne-Sophie Peron Verloove est assistante du Master en Droit, criminalité et sécurité des nouvelles technologies à l'UNIL.

Elle est encore l'auteure d'un ouvrage intitulé «Internet 10 ans après: que faut-il savoir?», qui paraît ces jours-ci

1 Internet, point tu ne diaboliseras

«Il ne faut pas priver les adolescents d'Internet, et encore moins diaboliser l'outil, assure Anne-Sophie Peron Verloove. Car le réseau participe, désormais, à la formation de l'identité des ados. A l'heure actuelle, ne pas avoir de profil sur Facebook signifie quasiment être exclu du groupe. «Quand un jeune organise une fête, il lance des invitations via ce site communautaire. La personne qui n'y figure pas sera donc lésée», explique la chercheuse. Même victime de cyberbullying, le jeune préférera rester sur le réseau fréquenté par ses camarades plutôt que de quitter ce lieu qui le fait souffrir.

2 Sur les règles de base, intraitable tu seras

Les parents font souvent l'impasse sur les règles de prévention les plus importantes comme placer l'ordinateur dans

une pièce commune et installer un filtre pour éviter que le jeune ait accès à certains sites. «Internet, c'est comme la voiture. Souvent indispensable mais potentiellement dangereux, ajoute Anne-Sophie Peron Verloove. A part quelques rares tarés, il ne viendrait à l'idée de personne de ne pas mettre sa ceinture et de rouler à 130 km/h à contresens sur l'autoroute dans sa voiture avec 3 grammes d'alcool dans le sang. C'est pareil avec le Web.»

3 Au cercle infernal, vigilant tu seras

Plus l'ado donne d'informations à son propos, plus il augmente ses chances de faire des rencontres; plus il aura d'amis, plus il paraîtra populaire auprès de ses camarades. Du coup, il communique sa date de naissance, le nom de son école, son adresse, la destination de ses prochaines vacances. Il charge des photos pour montrer où il va et avec qui. Or, laisser autant de traces augmente le ris-

que d'être approché par des personnes mal intentionnées. La liste est longue, des cyberpédophiles aux cambrioleurs qui utilisent les dates de vacances trouvées sur Twitter pour planifier leurs méfaits. Nouveauté: les jeunes qui profitent de la date de l'organisation d'une fête chez un tiers pour venir tout casser chez eux à cette occasion. «Faire le point avec lui une fois par semaine, pour voir ce qu'il met sur le Net, s'avère judicieux», relève l'experte.

4 Le dialogue, toujours tu privilégieras

En priorité, toujours insister sur la prévention et le dialogue avec le jeune. En faisant attention à certains détails. Comme éviter de leur parler de «nouvelles technologies». «Il n'y a rien de nouveau dans leur cas. Ils sont nés avec.» Se tenir informé est important. «Si l'enfant est confronté à un problème, il aura déjà de la peine à en parler à ses parents; alors si, en plus, il doit leur expliquer ce qu'est un blog, un chat, il va baisser les bras», ajoute-t-elle. Et ne pas se contenter de leur faire peur en parlant des dangers. Mais leur expliquer comment font les personnes mal intentionnées pour sévir sur le Net. «Leur montrer comment il est facile de faire une copie-écran d'une photo, par exemple», précise la chercheuse.

5 La machine juridique, en dernier recours tu lanceras

«Quand la victime et le prédateur sont connus, instaurer le dialogue suffit souvent pour que l'agression cesse», constate Anne-Sophie Peron Verloove. Mais la voie juridique peut être actionnée en tout temps. Internet, c'est comme la rue: on n'a pas plus le droit d'y insulter quelqu'un ou de diffuser des détails sur une personne sans son accord. Et ce sont les mêmes lois qui prévalent. Un constat souvent ignoré par la majorité des utilisateurs du Web. Surtout ne jamais essayer de faire justice soi-même.

M. Bl.